

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 108 (1963)  
**Heft:** 11

**Buchbesprechung:** Der einsame Soldat [Huber et Co.]

**Autor:** Masson, R.

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 17.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

par ponts. Les engins de pontage français du Colonel Gillois répondent bien à cette condition.

Ainsi, quelque importante que soit à l'avenir l'utilisation de moyens modernes, il faudra toujours un personnel instruit et courageux pour les mettre en œuvre sous des menaces de plus en plus terribles. Le facteur humain ne perdra pas son importance, et *dans le Génie, l'honneur professionnel se confondra toujours avec l'héroïsme obscur.*

Général DOUCHY

### **Der einsame Soldat**

Sous ce titre suggestif, qu'on pourrait traduire en français par « Le soldat isolé » a récemment paru, chez l'excellent éditeur Huber et Co., à Frauenfeld, un ouvrage qui, par l'intérêt qu'il suscite, mérite une analyse d'une certaine ampleur. Il s'agit notamment de savoir dans quelle mesure l'organisation actuelle des armées tient un juste compte de la sociologie qui, de nos jours, joue un rôle déterminant dans toute entreprise humaine. Son auteur, Rolf R. Bigler, que nous venons de lire avec beaucoup de sympathie, est docteur ès sciences sociologiques et économiques, titre qui lui a été conféré à la suite de ses études aux universités de Zurich, Londres, Paris et Cologne. Dans notre armée, il est capitaine et commande un escadron d'exploration. C'est dire que cet officier possède la culture intellectuelle et l'expérience de la troupe qui lui permettent d'aborder, avec autorité, un thème particulièrement délicat.

Nous allons nous efforcer d'en dégager les grandes lignes et nous entreprenons cette synthèse avec d'autant plus de satisfaction que les conclusions de l'auteur recourent les conceptions que nous avons toujours défendues au cours de notre modeste carrière et, fréquemment, dans cette revue.

L'évolution de la tactique, constamment influencée par l'apparition d'armes nouvelles et toujours plus perfectionnées a eu pour effet de diluer sans cesse les formations de combat. Sans remonter trop loin dans l'histoire de la guerre,

rappelons que le fusil à répétition, succédant à celui qu'on chargeait par la bouche du canon, a rompu l'ordonnance massive et rigide des troupes d'un Frédéric le Grand ou d'un Napoléon, en imposant à l'infanterie la « ligne de tirailleurs » dont les intervalles devaient diminuer la vulnérabilité. La mitrailleuse, avec ses rafales instantanées et meurtrières (et plus tard le fusil-mitrailleur et, chez nous, l'actuel fusil d'assaut) accentua plus nettement encore cette dispersion des combattants et la menace de la bombe atomique, en amplifiant ce qu'on a appelé le « vide du champ de bataille » oblige aujourd'hui les grandes unités (corps d'armée, divisions et brigades) à se répandre sur des surfaces toujours plus étendues. A tous les échelons, cette décentralisation inévitable des troupes a suscité l'augmentation des distances entre les postes de commandement et donc a compliqué le fonctionnement des liaisons et des transmissions. Il en résulte aussi que les « petites unités », finalement responsables du succès de toute opération, sont de plus en plus isolées dans le vaste panorama de la bataille.

Comment et sous quelles conditions va désormais « fonctionner », dans la réalité de la guerre, le lourd et volumineux appareil qu'est une armée moderne dont pourtant le mécanisme et les rouages ont été consciencieusement exercés en temps de paix. Quelle va être notamment l'attitude des combattants du front, face à l'ennemi? C'est la question que se pose initialement notre auteur.

Il constate tout d'abord que « l'organisation formelle » de l'armée (le terme « organisation » étant pris ici dans son sens le plus large) a un aspect administratif, rigide et schématique qui tend à imposer, à tous les degrés de la hiérarchie, et par suite à toute la troupe une doctrine ou une « ligne de conduite » qui doit leur permettre d'accomplir leur mission conformément aux instructions émises et aux réflexes inculqués par le règlement. Toute action de guerre étant basée, bien entendu, sur une stricte discipline, laquelle fait traditionnellement la force des armées.

En théorie, toute mission conçue et élaborée par le commandant supérieur, obligatoirement stationné loin du front, devrait être « froidement » exécutée par la troupe au combat. A tous les échelons de la hiérarchie les chefs, en transmettant l'ordre à leurs subordonnés, se contentent en principe d'en ajuster les modalités d'application à leurs moyens matériels. Ils ont certes la possibilité et même le devoir d'imprimer à l'opération envisagée la marque de leur personnalité, mais le but de la mission générale demeure intangible. Ainsi en a décidé le grand chef. Dès lors se pose la question de savoir comment, en pratique, et dans la zone des combats, la mission sera réalisée par les exécutants. C'est le problème central de ce livre, à savoir qu'après son long cheminement à travers des états-majors, plus ou moins impersonnels, l'ordre atteint des hommes qui souffrent moralement et physiquement, souvent déprimés par des épreuves antérieures et dont la volonté de poursuivre la lutte n'est pas toujours renforcée par les impératifs de la discipline.

C'est le moment que choisit l'auteur pour nous parler de « l'esprit de corps », générateur de dévouement et de sacrifices à la cause commune et qui crée cette belle « camaraderie de combat » laquelle, se superposant à la discipline réglementaire, affermit la force morale de toute unité. En parlant d'unité, il entend surtout faire allusion à la compagnie (escadron, batterie) en la distinguant des corps de troupes plus élevés. Disons, à titre de remarque personnelle et en marge de cette affirmation, que l'esprit de corps peut également être suscité, à des échelons supérieurs, par la personnalité et le prestige d'un grand chef (un Foch, un Pétain, un Montgomery, un Rommel) dont toutes les troupes aiment à se réclamer de son rayonnement et de sa gloire. Mais cela n'empêche que Rolf Bigler a raison de mettre l'accent de sa démonstration psychologique sur le climat particulier qui enveloppe, sur le front de la guerre, la compagnie, la section et le groupe de combat. La compagnie est, par excellence,

l'unité morale et spirituelle dont le chef connaît personnellement tous les hommes, est au courant de leurs soucis de famille et participe intimement à leur commun destin. C'est en atteignant la compagnie que s'assouplit la rigueur de la froide « voie du service », car maintenant les instructions et les ordres doivent passer dans le domaine de l'impitoyable réalité. Quels vont être les mobiles qui poussent le soldat à ne pas reculer devant son devoir, à risquer et à consentir le sacrifice de sa vie pour une cause qui, dans son état de fatigue et souvent de détresse, ne lui apparaît pas toujours d'une transparente clarté? Est-ce la crainte des sanctions qui serait alors plus forte que la peur de l'ennemi? Ou plus simplement la lassitude provoquée par des combats qui n'en finissent pas et dont il attend fièvreusement qu'ils se terminent? Certes, de nombreux impondérables peuvent l'agiter au moment où, l'heure H ayant sonné, il doit passer à l'attaque. Mais limitons-nous à l'essentiel.

A ce stade de son argumentation, l'auteur nous explique que « l'organisation » (militaire), quelque fermes et coercitives que soient sa structure et la discipline que en découle, ne saurait susciter, à elle seule, l'élan du soldat vers la mort. A cette organisation formelle, même si elle devait être en béton armé, il superpose ce qu'il appelle « die informelle Organisation », notion qui signifie qu'à l'intérieur des petites unités se crée, dans le cadre de la tâche commune et des contacts humains un « esprit d'équipe » qui marquera la troupe de son empreinte, la haussera à cet « état de grâce » qui lui permettra d'exécuter dignement sa dangereuse mission. Comme nous l'avons dit, il y a quelques mois, dans cette revue, en faisant allusion à la camaraderie née sous les drapeaux: « L'uniformité de leur tenue (des soldats) qui estompe les différences sociales, la tâche à accomplir chaque jour, la somme des ennuis et des corvées honorablement répartie entre tous, l'égalité devant la popote, de petits services échangés au gré des sympathies vont souder peu à peu ces hommes voués à un semblable destin. Car ils sentent

qu'à la guerre, ils ont plus impérieusement besoin les uns des autres et la perception d'un danger commun créera alors cette belle et généreuse « camaraderie de combat » sans laquelle ils ne seraient que des soldats isolés ! Soldats isolés ! Et voici que nous avons écrit ces mots avant même d'avoir lu « Der einsame Soldat ». C'est sans doute à ce carrefour que notre auteur nous a donné rendez-vous !

Mais la bonne camaraderie militaire ne suffit pas, à elle seule, à créer « l'esprit d'équipe », ce mystérieux courant qui traverse moins l'intelligence de l'homme que son cœur. Il faut encore que se dresse, au-dessus de ces soldats, un chef qui soit en quelque sorte le « commun dénominateur » de leur vie quotidienne et l'inspirateur de leur attitude devant l'ennemi. L'homme qui se bat, dans les conditions difficiles de la guerre moderne, n'a pas obligatoirement devant les yeux l'image plus ou moins abstraite de la patrie dite « bien-aimée ». Il ne se sent, chez nous, aucune parenté, même lointaine, avec son illustre ancêtre Guillaume Tell et ceci d'autant moins que certains doctes historiens lui ont dit, dans les journaux, que notre héros national n'avait jamais existé ! Il n'est pas non plus conscient de jouer un rôle déterminant dans le vaste décor choisi par le commandant supérieur pour mettre en scène les acteurs du drame qui s'annonce. Sa pipe et aussi sa gourde, remplacent au front la stratégie. Sans doute, à l'heure du danger, songe-t-il à sa famille, mais le souvenir de ceux qu'il aime n'éveille-t-il pas plutôt son instinct de conservation qu'un ardent désir de se faire tuer pour la finale victoire commune ? Alors, en face de tant d'abstractions et de réactions confuses, il lui faut un chef qui soit tout près de lui et dont la seule présence l'empêchera de vaciller à l'heure critique et même l'entraînera vers le devoir. De cet « entraîneur d'hommes », nous en avons nous-même brossé le portrait (RMS février 1963 « Le culte de la personnalité ».) Il s'harmonise étroitement avec celui que s'en fait notre camarade Rolf Bigler et il nous semble dès lors superflu de recomposer un texte que nous

avons déjà écrit. Sans vouloir donner dans la pédagogie militaire nous disions notamment: « Il suffit que le chef, à quelque échelon que ce soit, mais surtout à la tête d'unités, combattantes, fasse la preuve de son autorité par la qualité de son intelligence et de son cœur, son sens des possibilités morales et matérielles de sa troupe, la connaissance de son métier pour susciter l'estime et l'affection de ses hommes ». Puis, évoquant l'enfer de la bataille de Stalingrad et les péripéties de ce gigantesque affrontement, nous nous demandions comment les troupes qui en étaient les acteurs ont pu, de part et d'autre, « tenir » dans les ruines d'une ville tous les jours bombardée, sans vivres, dans le froid et le sang? « Puisaient-ils, écrivions-nous, dans leur seul patriotisme cette farouche volonté de vaincre. Ou bien la notion de patrie devint-elle de plus en plus abstraite et inopérante avec la souffrance, en se réfugiant dans un subconscient encore en veilleuse? N'est-il donc pas plus simple et plus humain de penser que, dans sa détresse morale et physique, c'est auprès de son chef que le soldat cherche le réconfort et trouve l'affection dont il a besoin et aussi l'apaisement qui diminue sa peur de la mort? Quelle belle personnalité que celle d'un chef qui, dépositaire de la mission que que lui a confiée le pays, symbolise devant ses hommes le devoir du soldat dont il peut, sans phrases, par sa simple rayonnante présence et l'exemple qu'il leur donne, exiger tous les efforts et tous les sacrifices. »

Si, s'agissant du livre de Rolf Bigler, nous nous sommes aventuré à reproduire ce texte personnel, au risque apparent de rompre l'exposé de ce brillant auteur, c'est bien pour souligner la concordance de nos conceptions réciproques, que du reste partagent sans doute la majorité de nos officiers.

En somme, le problème posé par « Der einsame Soldat » peut se résumer par ces lignes, d'une belle inspiration, que nous extrayons de cet ouvrage: « Le supérieur qui parvient à harmoniser l'action d'individus dissemblables par nature, devient un chef dans toute l'acception de ce terme. Ses

hommes ne le considèrent plus comme le prolongement d'une organisation coercitive (*Zwangsorganisation*), mais voient en lui le meilleur, le premier, le plus capable d'entre eux, pour lequel ils se jetteraient au feu, si c'était nécessaire. Le soldat se bat alors *pour* son chef; c'est *pour* lui qu'il affronte le danger. Le dévouement et l'esprit de sacrifice que revendique froidement « l'organisation », le soldat au combat les offre avec générosité à son chef dans un suprême don de sa personne. Il lui restitue le trésor de compréhension, de bienveillance et de camaraderie dont ce dernier l'avait comblé. Le soldat répond ainsi aux exigences de son chef parce que celui-ci a répondu par avance à ce que la troupe attendait de lui. » Comme nous sommes ici loin de la cour de caserne et plus près des réalités de la guerre!

En parlant de « sociologie » (terme que nous avons peu employé au cours de ce résumé) dont il désire que la notion soit plus intimement liée à l'éducation des cadres et de la troupe, l'auteur entend qu'on tienne un compte plus équitable de la « personne humaine », de sa nature particulière, de ses réactions psychologiques qu'aucun règlement, si parfait soit-il, ne saurait circonscrire dans le détail. Se basant sur une riche documentation consécutive à la guerre 39/45, il a fait une utile synthèse des tendances actuelles dans un domaine particulièrement important pour la santé morale de l'armée.

Certes, l'art du commandement est davantage un don naturel que l'expression d'un enseignement plus ou moins théorique. On naît chef et l'autorité ne s'acquiert pas dans des prescriptions de service. Mais il appartient à l'officier doué pour conduire une troupe de faire rayonner autour de lui les aptitudes qui en font un « entraîneur d'hommes ». Et l'exemple qu'il donnera à tous sera sans doute contagieux et, de ce fait, le soldat « isolé » ne sera plus aussi solitaire.

« *Der einsame Soldat* », dont on espère voir bientôt paraître la traduction française, est un livre de bonne foi, inspiré d'un idéal élevé, où apparaît le désir de l'auteur de

servir une noble cause. Nous ne pouvons qu'en recommander la lecture attentive à nos camarades, et surtout la méditation. Car il contient de précieux enseignements.

Colonel-brig. R. MASSON

---

### **Le domaine spatial sur le plan européen**

Tout en entreprenant un programme spatial purement national, la France participe à d'autres initiatives du même domaine. A vrai dire cette participation a d'abord été réalisée avec les Etats-Unis d'Amérique, le rôle français, secondaire, tendant à servir de relais dans des programmes de télécommunications par satellite. Par contre, en Europe continentale, le rôle de la France apparaît prépondérant. Seule l'Angleterre a déjà pris une certaine avance; elle-même et le Canada sont les deux seuls pays qui ont fait procéder aux Etats-Unis à des lancements de satellites construits par eux-mêmes.

La France a pris l'initiative de rassembler tout le potentiel que les pays du vieux continent peuvent présenter pour une œuvre nouvelle. La tâche ne sera pas aisée. Seul un sérieux effort de concentration et de coopération surmontera les effets du morcellement politique de notre continent.

\* \* \*

Le travail en commun avec les Etats-Unis a pris plusieurs formes. Cette puissance qui poursuit de gigantesques programmes en vue de la conquête de l'espace, n'a pas négligé d'y associer les nations européennes, reconnaissant la qualité de leurs chercheurs et techniciens. Les Américains ont passé des accords avec les pays européens en vue d'effectuer en commun des expériences scientifiques. Ils ont accueilli